

itive ontologique, bien dure et bien froide, presque hostile?

ICI LONDRES. Les jeunes merles se battent pour les plus grands, les plus beaux duvets de cygne, les gros oiseaux blancs, aussi lourds et grossiers, malveillants,



FAIRE SIGNE

IL EST NOTOIRE que les signes font signe, c'est-à-dire qu'ils montrent, qu'ils désignent des objets absents ou présents; ils sont comme des panneaux indicateurs. La curiosité spécifique de la pensée journaliste est qu'en elle, les signes deviennent tout à fait indépendants, l'emportant sur les choses qu'ils montrent. Plus faciles à lire, plus synthétiques et plus clairs, plus caricaturaux, les signes se distinguent et s'autonomisent, relativement à des référents multiples et confus, difficilement visibles, demandant un effort pour être abordé, toujours plus éludé. Loin d'être une introduction, une invitation à se diriger vers les choses vers lesquelles il est fait signe, les signes les englobent tacitement, comme des domaines bien connus de tous, qu'ils sous-entendraient, rendant négligeable, voire complètement inutile et fastidieux, d'avoir à se rendre dans la direction indiquée par ces flèches qui sont, par elles-mêmes, bien plus amusantes et colorées à considérer. Aussi des signes plus simplifiés encore peuvent réunir ces symboles en des groupes toujours plus primaires, et ils ne s'en privent pas!

ON SONGE AU TEMPS de la prise de pouvoir des bâtonnets narrée dans *Le cas Murdock* (Les Presses de Lassitude) — lesquels bâtonnets ont parcouru du chemin depuis.

SI C'EST LE LANGAGE qui parle au sens propre (qui énonce les signes en tant que tels en exhibant des images grossières de ce qu'ils cachent au lieu de le montrer) dans la pensée journalière, il est alors un idiome extrahumain en effet, qu'il faut réinvestir et réorienter à notre guise en le détachant vraiment totalement de sa fausse fonction, pour ne laisser que le discours en-soi, c'est-à-dire le discours vide. Un champ de ruine à picorer sans modération, mais avec précautions, sans abîmer tous ces jolis moignons, si trognons.

que la tradition en a fait des symboles de la grâce et de la délicatesse, s'épouillant bruyamment sous l'influence du printemps. Il faut dire que ces grands et beaux duvets, soyeux, très larges et courts duvets, recourbés comme un oeuf et tout ébouriffés de poils fins et drus à la base,

OUI, ces gros malins de journalistes un tantinet benêts pensent vraiment qu'ils détiennent le pouvoir, par les mots, les images et leur multiplication miraculeuse, de produire le réel. Encore faudrait-il qu'ils s'en tiennent au même son de cloche.

« LES PRIX MONTENT!

Les prix baissent! » clament-ils selon les profits qui motivent leur tendance, hurlant leurs ordres au bovin déboussolé, qui ne sait plus à quel saint se vouer! Car, s'il est soumis par essence, aussi est-il très simple, ce corvidé domestique, et des injonctions contradictoires ou peu claires ne font que l'immobiliser, fiché les quatre pattes en trapèze



BON DE RÉDUCTION

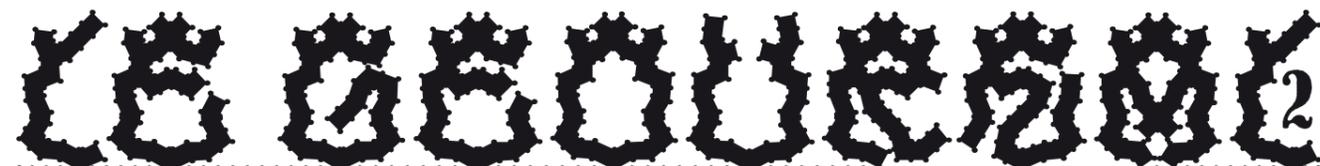
UN SIMPLE COUP DE CISEAUX et vous voilà nanti, avec ce bon de réduction gratuit qui vous est offert à titre gracieux sans obligation d'achat par votre geournal (voir règlement du jeu page 9) d'un moyen sûr et perpétuel, de réduire toute chose à votre convenance. Finis les objets trop grands qui s'opposeraient à rentrer dans poches, tiroirs, coffre de la voiture, finies les idées qui ne s'insèrent pas aisément dans la mémoire, l'esprit, une dissertation, un article, un livre. Avec notre bon de réduction, gagnez jusqu'à 99 % de place de rangement — vu les problèmes de place dont chacun souffre de nos jours, ce moyen universel de tout réduire sera le bienvenu pour les familles (qui pourront aussi réduire l'encombrement de leurs membres devenus trop envahissants), les étudiants, les commerçants, les professions libérales... Ce bon magique pourra aussi réduire vos impôts ou réduire vos sauces plus rapidement! Lorsque votre réduction à l'essai vous aura immanquablement séduit(e), il vous sera loisible d'en acquérir d'autres à un prix modique, que nous aurons réduit au maximum, avec les moyens réducteurs professionnels dont nous disposons à l'état encore expérimental. Vous aurez alors la possibilité de réduire de nombreuses choses, spécialement les plus fâcheuses, ennuis, problèmes de santé, d'argent, selon les cas, jusqu'à 100%! N'attendez plus pour essayer votre bon. Tout de suite, là, pourquoi ne pas réduire de moitié ce voisin qui vous importune, ou la durée de votre semaine de travail? Rêvez... Réduisez... Et hop, c'est dans la poche! Profitez de nos prix réduits sur les boîtes de 24 format familial. La liberté d'avoir plus d'enfants sans changer d'appartement.

forment idéalement le fondement, la base d'un très beau nid de merle. On y voit la mollesse et la tiédeur idéale les plus douillettes. J'échange la grotte primitive ontologique contre ce nid-là, à titre provisoire, m'y love et m'y endors très profondément.

dans la boue, tétanisé, les yeux hagards, exorbités, la bave aux lèvres, la narine frémissante et l'échine trempée et tremblante, plus rien à voir avec la paisible figurine en plastique qu'on représente traditionnellement sur son socle, broutant placidement en attendant l'heure de la traite, et de la retraite.

DANS QUELLE DIRECTION va-t-il se mettre à courir brusquement, dans son affolement? Quelle voix dominera le tumulte et maîtrisera sa panique? Selon le libre jeu de la concurrence, aucune! L'actualité pourrait-elle précipiter le monde dans le chaos à force de vouloir l'en dévier? N'y aurait-il rien à craindre sur le fond, puisque le journalisme ne peut guère produire qu'un discours unique, pour l'essentiel?

RESTE À L'ÉCOUTE et ne manque pas la suite de notre passionnant feuilleton.



PUBLICATION OFFICIELLE DE LA PENSÉE JOURNALISTE

GEOURNAL OFFICIEL

DÉSIGNER DE LA PENSÉE comme étant journaliste, ou même journalière, est en soi une audace qui plongera dans l'effroi – et résumera d'une formule la nature terroriste, et du journalisme, et peut-être aussi, de la pensée, en tout cas, de la pensée dite journaliste. Pourtant, s'il est encore de la pensée, s'il nous est donné de penser, ce ne peut-être QUE depuis la pensée journaliste, une sorte de contradiction dans les termes que nos temps démonétisés autorisent comme ils avalisent la coexistence de toutes choses simultanément. Obsédée par l'attente publique, l'ambition personnelle, le plus bas voyeurisme (encore un système philosophique ou son excès?), l'utilitarisme, ne produisant que vérisme, populisme, la pensée journaliste ressemble davantage à un instinct ou à une pulsion bestiale. Le logos, malgré la haute réputation qu'il s'est acquise immémorialement, n'est peut-être qu'un muscle, un nerf, une griffe rétractable ou le croc effilé qui scintille dans un sourire innombrable. Ce serait cette fameuse qualité qui manquait pour définir la spécificité de l'homme parmi les autres espèces animales. En parlant de la pensée journaliste depuis sa transcendance journalière, nous ne mordrons et ne grifferons que plus férocièrement et en connaissance de cause, dans cette fendre chair derrière vos yeux, entre vos oreilles – sans qu'une goutte de sang n'ait perlé – sans aucun dommage dont le journalisme banal puisse rendre compte.

JOURNALOSOPHIE

LA « PHILOSOPHIE » JOURNALISTE est cette « science » dans laquelle se retrouve toute chose réduite à sa caricature si l'on est journaliste à tendance pessimiste, ou à son essence si l'on est de la tendance optimiste. Elle est bien évidemment ce fameux stade dernier de la métaphysique à l'état cadavérique, grouillant de vie certes, mais sous la forme d'asticots, en anglais, *maggots*. Asticoti, asticotons ! La poésie-propagande fait la base de sa fonction rhétorique. En elle tout se retrouve et aboutit, se termine, se complète parfaitement, dans l'horrible sentiment d'une satiété insatisfaite, insatisfaisante, insatiable. C'est l'univers de la frustration. En effet, tout ...isme (comme nous l'a répété Debord en excommuniant d'avance tout situationnisme) n'est qu'un système qui se limite à lui-même, aussi instructif ou utile soit-il au moment de son usage.

L'ORDRE JOURNALIER

AINSI PLUTÔT QU'À HURLER contre les travers du journalisme, ou tenter de différencier « bon » et « mauvais » journalisme, nous prétendrons à l'horizon et aux inversions du faux et du vrai journalisme, afin d'utiliser le journalisme comme l'instrument qui s'est imposé de lui-même, non seulement à nos observations, mais comme unique moyen d'action et de construction, d'expression et de création.

DANS LE JOURNALISME, on ne défend pas des idées ou des principes, on promeut, on pousse, on assène répétitivement la prescription de lois. Le langage y est celui du barreau; il s'achète et se façonne indéfiniment à l'avantage du payeur, dans un jeu plus ou moins gracieux où des règles arbitraires (appelées justice) doivent être respectées, ce qui n'est pas une difficulté supplémentaire, mais au contraire le noeud où le langage se forclôt dans sa nature impérative, son efficacité directive. On convainc par le langage, d'abord parce qu'on parle depuis la perspective objective supposée de la langue commune. Le journalisme est le fondement du dictat démocratique banal. Il est la science, la technique, le savoir tout entier à l'usage du peuple, qui n'y apprend rien, mais doit obéir à tout, non pas aveuglément en apparence, mais comme s'il comprenait les choses qu'on lui inculque purement et simplement comme des dogmes qu'il « admettrait » avec son intelligence, alors qu'il s'y soumet tout court. Cette manière universelle de ménager l'amour-propre du despotote, auquel il est imprudent de toucher ouvertement, souligne à elle seule le caractère social dominant.

ON VOIT LÀ que les ordres injustifiés qui émanent de chefs qui ne s'expliquent pas, mais exigent une obéissance aveugle, sont

bien plus nobles. Car le peuple est un imbécile qui ruinerait toute démarche d'un intérêt supérieur s'il dépendait de lui que des décisions soient prises ou non. En vérité, il est tellement impossible que le peuple décide de quoi que ce soit, que tout ne se produit que dans la facticité de son assentiment — et que seul son caractère global, qui est celui du mauvais goût, dessine une orientation générale qui gâche tout. Le peuple est le grand directeur artistique du journalisme, et ce n'est pas bien joli à voir, à entendre ni à sentir.

(NOTRE JOURNALISME est ironique, puisqu'on ne peut échapper au journalisme en notre temps, si l'on prétend s'exprimer.)

IL EST OBVIE que le journalisme s'appuie essentiellement, pour faire exister le monde, sur les simili-antagonismes du monde. Les parties adverses, les partis adverses, le parlementarisme essentiellement, censés représenter la diversité des points de vue et des enjeux en présence, comme si ces débats avaient été au coeur de la vie humaine depuis la nuit des temps, et ne se résoudront jamais. Il s'agit de « l'éternel humain » pour lequel le journalisme, représentant toute la « culture » (terme qui se confond littéralement avec le destin humain et donc avec le journalisme) est une image exacte et complète, contredisant dans la patente limitation de ses vues, les prétentions de ses insondables conclusions.

AINSI, UNE EXPOSITION au Jardin des Plantes nous apprend par la voix d'une accroche sur une affiche, que « On a retrouvé la mère du soleil ».

de l'archétypique cellule familiale à force d'avoir voulu s'adresser au plus petit dénominateur commun, l'enfant.

ON A ENVIE DE DEMANDER : qui est la belle-mère du soleil, a-t-on aussi retrouvé sa tante ? Le petit soleil est-il invité à rejoindre sa maman à l'accueil ? En vain arguera-t-on que derrière les formulations simplistes concoctées à l'intention de la promotion, se tient la richesse et la profondeur d'un vrai contenu auxquelles elle invite, ouvre, introduit. L'accroche a tout dit justement, poétiquement (tragiquement) d'une pensée journaliste néantifiant par avance tout développement, dévoré, consommé par sa propre promotion. C'est la fable de la bande-annonce qui a fait disparaître le film.

OPPOSITIONS TRANCHÉES et factices, simplifications toujours moins fondées à force de systématiser, la pensée journaliste officielle obtient grosso modo ce qui lui importe par-dessus tout : faire régner la terreur et faire taire toute voix qui ne jouerait pas le jeu des contradictions postiches des comparses d'une farce où les intervenants se concertent en coulisse sur leurs dissensions supposées, de façon toujours plus évidente, sans que personne ne bouge un cil, sous le régime de la terreur qu'est la menace du vide, l'épée de Damoclès de la catastrophe sans cesse brandie.

Comment fonctionne donc la journalité, la journalification, pour en venir à ces extrémités de réduction à l'absurde ? Presque uniquement par la parole imprimée. Ce qui est écrit et lu est immanquablement respecté comme vrai, même si cela vient contredire d'autres propositions. L'ordre, le mot d'ordre n'opèrent pas avec plus de difficulté. La prolifération des phrases de tout acabit ne gêne pas, ce ne sont que des moments dans une pensée journaliste qui cloisonne tout et fait tout exister comme vrai à un moment du temps sectionné du reste. Cette pratique même, comme tant

serait celle du journaliste courageux, soldat de l'émancipation démocratique et victime du despotisme de gouvernements cruels et arriérés.

Alors que tout ce qui est menacé d'être « décrit » par un journaliste occidental, devrait justifier qu'on abatte ce dernier sur le champ au principe sacré de la légitime défense. Soit dit entre nous, et en manière d'explication provisoire ou d'exemple épique; car notre conviction est qu'il n'y a QUE l'occident, et que nous serons toujours de tout coeur avec les soldats du rang d'une armée dont nous constituons désormais la cellule pensante privilégiée, qu'on se le dise.

LE PLUS AMUSANT étant que notre pensée s'élevant par ses considérations au-delà de ce dont le journalisme peut rendre compte, ce que nous faisons n'est déjà plus du journalisme ! Un coup bas typique de la métaphysique... Pourtant, ce n'est pas de la métaphysique de l'étage journalistique, pour cause d'indigence partagée avec « la base » du mouvement de libération journaliste !

CE QUE NOUS FAISONS, nous n'en savons finalement pas grand-chose, nous inventons froidement de l'actualité. Elle est toute chaude et véridique, à sa manière. Car du coeur d'un journal, où l'on fait ce que l'on dit, et dit ce que l'on fait, nous sommes présents dans notre langue au moment où elle s'exprime, presque en simultanéité avec le moment où elle s'imprime. Nos titres, nos accroches, nos chapos, nos colonnes et nos phrases, nos expressions et nos néologismes, l'emploi que nous faisons du mot « journal » à toutes les sauces, tout cela se lit doublement comme de l'information vraie, puisqu'elle est publiée.

UNE INCORRIGIBLE INNOCENCE conditionne la vérification de toute chose à la preuve écrite, même les choses notoirement inventées (comme elles le sont toutes) finissent par s'autoimplanter dans le vrai par le texte.

« NOT OUT OF CLOUD CUCKOOLAND ! » titrait un jour la promotion du journal *The Economist*, pour rassurer ses lecteurs sur l'exactitude de son information; comme s'il se livrait à autre chose que répandre des rumeurs assassines et sournoises, destinées à influencer sur des marchés boursiers, obéissant aux ordres des actionnaires du journal, comme on peut l'imaginer. Le seul thème, maladroit, de la campagne, essayant de se disculper par avance d'un reproche qu'on n'aurait peut-être pas songé à faire, soutenant cette interprétation.

Les exemples sont innombrables de ce que le journalisme a inventé de toute pièce et dont il a façonné ce qu'on appelle aujourd'hui le réel. C'est ce qui nous ravit, nous amuse et nous enthousiasme dans le journalisme, sa capacité imaginative et métamorphique, c'est la poésie, dont le rôle ancestral était de dire l'inspiration du prophète, du voyant, à même la place publique !

NOTRE TÂCHE ON LE VOIT, oscille étrangement entre lyrisme échelonné et critique passionnée, sans pouvoir se détacher de l'essence même du journalisme, la verve inépuisable qui pisse la copie. Le journalisme à l'état d'ébriété, d'incontinence (mais que dire alors d'une source ?) débridé, lâché, compulsif jusqu'à la journalomanie, que nous pratiquons bien plus que nous ne le préconisons, voudrait pouvoir inventer un nouveau monde auquel on croirait d'avance puisque le journal l'aurait annoncé.

OR ON L'INVENTE et ça marche. Lire c'est croire ou ne pas croire, mais c'est savoir sans retour. Ce qui est lu ne peut plus être perdu, que oui ou non, on s'estime vaincu. La musique des mots joue tel un endormissement hypnotique, et frappe de sa marque, imprime de son cachet indélébile. « Je m'annonce donc je suis », dit le monde, et le journal, avec sa réitération opiniâtre, quotidienne, des mêmes mots d'ordre maintenant la « nature » dans sa simplicité si laborieuse, sait de quoi je parle. « Ce que je dis trois fois est vrai », répétait, toujours et encore, l'homme à la cloche de *La chasse au Snark* de Lewis Carroll.

ON PEUT TOUT FAIRE à partir du journal, comme de sauver la terre par exemple, quand on est de ceux qui la perdent, même si ce pouvoir n'est dans les mains de personne évidemment. Qui pourrait avoir une responsabilité cosmique depuis la mort de Dieu ? On peut juste prétendre à sa toute-puissance — et faire croire qu'on la détient — sur le mode journalistique.

LES INVERSIONS, les contradictions, les

exagérations, la matière infiniment plastique du journal les permet toutes merveilleusement. Plus les choses furent folles, invraisemblables, absurdes, et plus elles

s'imposèrent comme le réel le plus fondamental; réel et fiction ne sont qu'un seul moment. L'imbécile est toujours celui qui les veut dogmatiquement fixées tout en les proclamant libres comme l'air. Mais cet imbécile est aussi très sage. Alors, qu'est-ce qui est vrai ? Ce que le journaliste dit vrai, annonce comme passé ou prochain, au moment de « L'actualité ». Temps, écho, monde, jour, le microcosme

journaliste est aussi charmant dans ses représentations, qu'une maison de poupée. Ce charme irrésistible ne s'exprime-t-il pas dans le geournal ?

M'Y LOVE

NOUS AVONS D'AVANCE la satisfaction de savoir que le journalisme ordinaire aura quelques difficultés comiques à rapporter nos réflexions. Les ignorer sera ce qu'il aura de mieux à faire, tant qu'il le pourra, le mensonge par omission étant une de ses plus communes pratiques. Et s'il ne peut plus s'y tenir, si nous sommes devenus trop publics pour cela, malgré l'autorité si puissante du journalisme à cet égard il ne pourra que nous paraphraser ou nous citer, et se dénoncer lui-même en ses propres termes ou dans les nôtres. Quel amusement d'imaginer son embarras, d'anticiper sa fatale obligation de faire exister de la critique à nouveau, mi-géné, mi-ravi de faire enfin son travail, de se sentir journaliste de façon plus originelle ! Mais nous divaguons bien sûr; la médiocrité triomphe toujours de tout puisqu'elle en est le seul juge souverain. Pourtant, c'est étrange, il nous semble que nous parlons justement du coeur même de cette médiocrité, depuis la médiocrité au sens ontologique du terme. Dieu de la métaphysique, une telle horreur serait-elle possible ? Et les cieux ne vont-ils pas nous engloutir au son du tonnerre ? Blottonnons-nous tout au fond de la grotte primitive... mais n'est-ce pas la grotte prim-



C'EST QUE LA VUE peut englober le cadre d'une image d'un seul regard; et même si ce regard fluctue, se métamorphose, c'est une préhension sans commune mesure avec la difficulté qu'il y a à saisir d'un seul oeil d'aigle, de très haut, tout un texte. Raison pour laquelle de grands peintres qui ont trop servi de modèles passent par le trou. Vinci peut se discuter, encore que Jonconde et Saint-Jean Baptiste aient tourné de l'oeil en tant que chromos définitifs, en caricatures, et quel malheur (pourtant le trait de Vinci serait-il une sorte d'écriture où le regard intérieur des figures se replierait sur un secret préservé? Ou bien n'est-ce que le faux-semblant ésotériste dans sa banalité?) Mais de Raphaël, qui tant de siècles durant a fasciné les foules et les intellectuels, et qui a tant servi d'archétype à une image de la tendresse et de la douceur dont on peut dire qu'il ne reste plus rien, après Marie Laurencin, que de la toile enduite de peinture. L'abjection spécifique du matérialisme, sa cruauté, va jusqu'à momifier dans l'homme les objets qui ont perdu leur âme.

C'EST CE QUE LE MÉDIA véhicule aujourd'hui principalement, des préservations, des traces, des restes; d'où la passion pour la paléontologie, science journaliste par excellence, depuis la formule odieuse d'« archéologie du savoir » de l'un de ces philosophes du journalisme qui ont tant fleuri depuis quelques décennies.

« JE PENSE donc je m'expose en tant que penseur », quelle autre issue tout cela pouvait-il trouver?

QUE LA COMMUNICATION ait totalement confirmé son caractère humain, en n'autorisant les rapports qu'au travers de petites boîtes ridicules dans lesquelles on peu se parler à distance (hors du phénomène naturel de l'éloignement, il a fallu déporter les êtres pour que le processus fonctionne) on ne le sait que trop.

LE JOURNAL a ce même caractère d'usurpation des usages privés. La pensée journalière n'a pu se développer qu'en dévorant la matière dont nous sommes pétris, en en faisant usage à la manière d'une matière première, brute. Ainsi, l'esthétique en tant qu'éthique, a peu à peu grignoté les échanges privés pour en revendre les versions logicielles. Ainsi de l'amour, de la passion, du crime, de tout cet habitat qui est notre maison aujourd'hui, et où la mort est entrée, comme dans toutes les demeures qu'on achève. Ainsi soit-il.

RÉPÉTER

Ressasser, radoter, rabâcher, rebattre, seriner, prêcher, réitérer, j-o-u-r-n-a-l-i-s-m-e-r.

LE JOURNALISME consiste à éradiquer tout ce qui n'est pas journalistique dans les choses. Le contenu incongru ou choquant, dangereux, de tant de livres, disparaît quand le journalisme s'en approche.

CONTRAIREMENT au mensonge bien pensant qui prétend que les médias sont un portail d'accès à une pluralité de sujets, ce sont plutôt ces sujets qui se réduisent à ce qu'on en peut faire, et dire, sur le mode de la presse, en éliminant ce qui ne saurait convenir.

Alors voit-on l'érudition s'abrèger en le plus systématique savoir, façon fiche anthropométrique, résumée sur le modèle de la carte d'identité et du curriculum vitae, avec l'anachronisme ridicule et constant qui en découle. Ainsi, Henri III était gay.

IL EN RÉSULTE que le savoir perd toute visibilité à force de simplification journalistique. Cette simplification n'est pas un complot terrible, mais une fatalité économique; en effet, comme on disait autrefois en le comparant à la confiture, le savoir, moins on en a, et plus on l'étale, plus il s'étale facilement en couche toujours plus fine. Qu'on regarde les expositions temporaires, ostentatoires, mises en scène à grand renfort d'images frappantes et de clameurs par la pensée journaliste, qu'on peut monter aujourd'hui en montrant dix fois moins de pièces qu'il y a vingt ou trente ans.

TOUT DEVIENT ÉNORME, gigantesque, titanique même, et parfaitement creux, contenant le journalisme à l'état pur, le discours fini et répétitif du journal, qui parle de tout et de rien en déduisant la même chose, rien — ce qui en fait un modèle philosophique irréprochable, qui justifie sa perfection sur tous les plans, se dressant comme un obstacle infranchissable barant la route à toute espèce d'expression qui ne serait pas strictement journaliste. « La pensée unique », ce poncif stigmatisant les poncifs et tous les discours tentant de restaurer ou protéger une diversité, ne venant que de la même origine.

Dans le monde journal, ce qui est fait est ce qui est dit, et ce qu'on dit est ce qu'on fait, puisque la factualité est la vérité journalière absolue.

Voici pourquoi, il faut le dire et le redire,

notre position journalière est ironique. Nous produisons le journal en tant que journal. Le journal ne parle que depuis le journalisme, qui devient soudain plus encore qu'une théorie de la connaissance.

LA SCIENCE JOURNALIÈRE, qui se développait inconsciemment, au service de puissances incapables de comprendre la nature de leur action, entièrement livrées qu'elles étaient, à en tirer les ficelles et faire fructifier la production, s'incorpore une consistance nouvelle effrayante, d'un sérieux tout autre que celui auquel elle a toujours prétendu.

N'était-il pas bien naïf de croire que des choses, nourries d'un matérialisme, échapperaient complètement à la théorie, comme si le monde était devenu égal à sa représentation, et que tout y fonctionnait « sans y penser »?

IL Y A DONC désormais une hiérarchie, à l'intérieur de laquelle la pratique journalistique est plus ou moins grossière, plus ou moins consciente d'elle-même — sans que jamais quoi que ce soit d'autre, dans le monde, ne soit exprimé autrement que dans le cadre journaliste ou journalistique.

TOUTES LES FIGURES classiques de l'expérience humaine trouvent leur modèle rapetissé, épuré, à la mesure de ce qu'on appelle une « panoplie », un « style », et toujours plus simplement un « look ».

LE ROMANESQUE et le romantisme étant la couleur la plus évidente, presque la seule en vérité, puisque le pathétisme, les effets, le ton épique ou apologétique, héroïque, ont été de longue date la tradition journalistique, le journalisme datant, avec ses romans terribles et ses feuilletons endiablés, de la démocratisation européenne.

DANS LE JOURNAL, les seuls faits qui vaillent sont les faits qui touchent au coeur du lecteur. Voilà la factualité, et il est bien innocent de reprocher au journalisme de faire avec outrance dans le sensationnel, puisque le sensationnalisme est l'essence même du journalisme.

Enfin toutes ces tentatives de récupération éthique, de remise au pas du journalisme à une mesure objective et saine, à l'injonction de faire du « vrai », du « bon » journalisme, ne pourront rabattre que sur notre journalisme, moral, lui, s'il en fut jamais.

On attend les grands défenseurs de la presse libre et indépendante, ce cliché, ce chromo démagogique, et leurs articles attaquant nos intentions hégémoniques à l'égard d'un monde où la seule morale supérieure

d'autres pratiques journalistiques, connaît aisément sa critique, laquelle est opérée avec la souplesse ondoyante si typique de la parole journalière, critique livrée au même phénomène de l'englobant journal, comme à une eschatologie dernière.

NOUS NOUS LIVRONS, nous aussi, à l'instant, à l'activité journaliste sans pouvoir y échapper. Mais plus comme Debord qui faisait ricaner les journalistes parce qu'il s'en prenait au spectacle avec les moyens du spectacle (ça lui aura fait les pieds, d'avoir inventé l'ennemi spectaculaire). Nous ne nous en prenons à rien de ce que nous utilisons. Pas de désir de rupture ou de destruction (que pourrait-on imaginer rompu ou détruit qui ne le soit déjà?), mais une pratique transcendente en mode journaliste, louvoyant de la gravité professorale parodiée au sérieux pudique du comique bouffonnant. Nous irions jusqu'à dire que nous faisons du journalisme ontologique et non ontique?

QUELLE AUDACE! Et pourtant, c'est une façon de l'exprimer, une façon journalistique, bien sûr. Nous l'avons mis en place déjà presque sans nous en rendre compte en mettant en parallèle *journalière* et *journaliste*.

CE QUI IMPORTE est l'évident résultat qui se dégage : la fin de la métaphysique s'expose dans la pensée journalière avec ostentation dans nos lignes. Elle s'illustre avec la vigueur, même et justement dans toute l'étendue de sa netteté frelatée de page de pub. Nous sommes lancés dans le journalisme le plus expérimental. Lequel a l'énorme avantage de disposer différemment de la pensée journalière.

SOUDAIN LE JOURNAL, le média, n'est plus une *Weltanschauung* (au sens journaliste, c'est à dire commun), mais l'univers du journal, uniquement. En lui tout est journal, et rien que journal, et ne parle que de lui.

TOUT OBSERVATEUR un peu curieux aura déjà remarqué qu'un journaliste n'est jamais informé que d'une chose : le journalisme. Son éventuelle spécialité ne peut guère l'enrichir d'une vision un tant soit peu différente. Le journaliste s'y entend en journalisme et c'est tout, et ça suffit tout à fait.

LA PENSÉE JOURNALIÈRE que nous ini-

tions ne voit plus le monde dans le média, mais uniquement le média. Mais puisque le monde EST le média, nous changeons le monde en façonnant le média, en le prenant pour le monde vrai qu'il est devenu! Nous n'en voyons que l'artifice, une dérision, à l'instar des humoristes, mais en poussant le bouchon plus loin, dans la mesure où ces chansonniers et autres comiques, se gardent bien d'avoir l'imprudente irrévérence d'exposer dans leur pastiche, leur véritable désespoir à nu, de crainte d'être privé de l'écuelle du bouffon tempéré, en des temps où le roi des cons, répétons-le, est d'une susceptibilité bien plus dangereuse encore que celle de nos archontes d'antan.

CE QU'ÉARTON-PLÂTRE, CE CARTON-PLÉATRE est la matière première unique, le dernier délabrement du monde, dont nous devons bien faire emploi; que trou-



verions-nous d'autre? Nous voilà donc remuant ces vieilles planches et ces poutres vermoulues, en prenant garde que l'édifice tout entier ne nous enterre sous son effondrement subit (n'y comptez pas trop).

ON AURA COMPRIS qu'au moins, les vieilles blagues qui le composent n'ont pas prise sur nous. Malgré nos termes un peu trop alternos et libertaires de néopresse ou métamédia, la marginalité ne nous séduit pas, comme une figure de plus du pamphlétarisme dans sa désuétude toute britannique.

Vieilloté, surannée, la pensée journalière ne peut bien sûr pas manquer de l'être, puisqu'avec le journalisme c'est tout le vieux magasin d'accessoires qui joue et rejoue la fatigue de ses frusques et de son bazar éculé, qui pue le vieux magazine de salle d'attente du coiffeur et du dentiste.

CE N'EST PAS POUR RIEN que nous paraissions à l'enseigne de Lassitude, cet emblème de l'harassé, ce fanion mité, troué, réduit à une gaze, une toile

d'araignée, tant le temps l'a éliminé! Nous y appliquons les mêmes lois de l'élégance, que les vaines créatures du 17^e siècle français, lesquelles faisaient raper jusqu'à la corde le tissu de leurs vêtements par leurs valets avant de daigner les porter...

REMARQUONS que la mode vestimentaire a, depuis longtemps maintenant réduit cette prestigieuse pratique du tissu fatigué au rang d'un galvaudage de plus, comme les habits noirs et les têtes de mort. Il y a une usure de l'usure, il est une mort pour la mort elle-même.

Il n'y a pas que l'industrie de la mode. Tout est troué et ravaudé de partout. C'est l'univers commun du sens commun qui s'exprime poétiquement, là où la poésie a fini par tomber: dans le caniveau. Là, souillée, maculée, dégradée c'est encore elle et on la reconnaît toujours à ses touchants sanglots!

S'IL EST UNE CHOSE qui nous séduit finalement dans la pensée issue du journalisme, c'est ce sens commun. Cette « pensée » radicalement peuple, qui déteste les sophistications et les emberlificotements intellectualistes, règne au coeur du journalisme avec son obstination rebelle et indéradicable. Qu'on en juge en France par les quelques journaux qui se vendent encore sans publier de la pub, qui sont la « presse à scandale et à révélation », celle qui fascine, hurte, ravit le vulgaire parce qu'il peut y faire jouer pleinement ses préceptes et ses opinions imprescriptibles dans une sorte de débat archiconvenu entre les valeurs et leur corruption, mais qui amuse. Malgré sa lourdeur et son abjection fondamentale, ce sens-là est notre seule assise réelle et nous protège de beaucoup de vilénies insidieuses, qui n'y résistent pas éternellement.

AINSI DE LA FOLIE, dont certains intellectuels ont tenté, au service de marchands d'art tel Daniel Cordier et des promoteurs aux ordres du même acabit, de faire une grande figure de la création, puisant dans les déjections des aliénés une nouvelle manne à l'usage du marché de l'art.

L'HOMME DE LA RUE ne pourra jamais s'en laisser convaincre, avec son bon sens empli de simplicité. La folie est par excellence l'état de qui ne produit pas d'oeuvre, n'importe quel idiot le sait très bien. Des fous rusés ont fait croire à une oeuvre;

des marchands et des journalistes, avec les répercussions politiques qui en découlent, ont réussi à repousser l'art dans l'asile en faisant croire qu'ils l'en sortaient en grand libérateur. C'était aussi mutiler la folie de ce qu'elle est que d'en faire une manifestation esthétique. D'une pierre deux coups. La folie est une protestation plus originale, qui n'a pas le caractère rassurant de ce qu'est devenu l'art, qui est désormais civilisé.

LA DESTRUCTION DE L'ART est consommée et nous n'avons pas l'intention d'y revenir, ni de savoir si elle était inexorable ou pouvait être évitée. Toutes les révolutions sont des catastrophes et il est aussi ridicule de vouloir les remettre en question, que d'argumenter avec une tornade sur le bien-fondé de ses dévastations. Il est juste risible, de penser que du même genre de cervelle alambiquée qui a constitué des « tableaux cliniques » avec les pulsions et les instincts humains, créant les « grands établissements d'enfermement », a jailli l'idée de les en affranchir... pour préserver la diversité de l'espèce humaine, comme on fait pour la plante ?

CRÉERAIT-ON en espérant faire oublier ce qu'on a escamoté, pour le faire réapparaître en pleine lumière comme son invention originale ? Ou bien passe-t-on mieux pour l'émancipateur, quand on a forgé soi-même les fers ? Ce genre de tours de passe-passe est certes assez typique du chapeau pointu, piqué de l'image de la lune, dont sont coiffés secrètement nos intellectuels français.

LE VULGUS, le vil Gugusse et sa presse primitivo-rusée ne s'y trompent guère, qui n'avalent pas ces simagrées-là comme du bon vin. Et vive cette salvatrice bêtise d'une certaine presse. Ce sont là les fondations journalières. S'étonnera-t-on après cela de nos jeux de mots laids, de nos calembours et de notre style emprunté à ce fier héros né du fleuron de la presse catholique enfantine belge, *Spirou et Fantasio*, sous la plume si leste du talentueux Franquin : le Maire de Champignac, ce politicien toujours avide de faire de belles phrases là où la main de l'homme n'a encore jamais mis le pied ?

NOTRE MISSION est d'être bien plus bêtes et bien plus intelligents que nos chers meneurs en bateau de la politique et de la finance, en ne se mêlant pas de leurs affaires où nous n'excellerons jamais. Mais que, dans leur ambition sans frein, ils se soient essayés aux nôtres, nous imag-

inant superflus, voilà qui est choquant, humiliant et qui est un dommage pour tous.

LA PENSÉE JOURNALÈRE reprenant le timon, la barre là où le vaisseau fantôme erre, les voiles déchirées, sans personne

FOLKLORISME

PROPHÉTIE, ORACLE, FOI, croyance, dictat, force de conviction, magie, sorcellerie, analyse, critique, journalisme lui-même, tout s'est condensé en un fatras superstitieux, se disputant un empire quasiment animiste, ou y collaborant : le média. Divin et diabolique côtoie prévisions météorologiques au même niveau. La technique s'avère être, par l'imposition des mains publicitaires, le paravent de tous les atavismes tribaux. On ne soigne pas on reboute scientifiquement.

ON NE PARVIENT PLUS qu'à grand-peine à séparer les unes des autres les techniques de coercition auxquelles se résume de plus en plus le langage. Promotion, pédagogie, science, divertissements, information, expression, communication, art, sexe, publicité, propagande, tout est confondu dans l'usage divinatoire et les commandements du verbe.

BÉTON ARMÉ

L'HISTOIRE AURAIT-ELLE perduré, la pensée journaliste y serait demeurée comme la dernière théorie opératoire de la métaphysique à son déclin final. Elle est le passage, l'étroite passerelle surchargée, mais en béton armé, qui se lance vers un inconnu pour lequel ce mot n'a pas même de sens.

MALGRÉ LEUR NIAISERIE TORVE, les anti-debordiens n'avaient pas complètement tort en ricanant d'une pensée antiprospectaculaire. L'antijournalisme n'aurait de sens que si l'on pouvait encore penser autrement. Il reste seulement à élaborer (ah enfin, du concret ! élaborer ! du boulot ! de l'économie ! de quoi nourrir mes gosses ! eh bien non...) la pensée journalière dans sa théorie. Mais n'est-ce pas une contradiction dans les termes, un sarcasme journaliste de plus ?

NOTRE SOLUTION est toujours la même, toujours la même notre conclusion, aussi opiniâtre et idée fixe que celle de ce qu'on désigne platement comme la folie, comme

au gouvernail ? Il s'en faut de beaucoup qu'une telle chose soit seulement encore possible... Et laissons filer la métaphore dans les courants, nous avons autre chose à faire... rien par exemple... ou nous amuser... qui en souffrira ? Pas nous !

POURTANT, SOIT DIT en passant, la technique chantée par la modernité est l'apanage du passé, dans le lointain duquel des insectes sociaux furent assez sophistiqués techniquement pour se transformer eux-mêmes et se spécialiser dans leurs organes.

Qu'on ne nous oppose pas la conscience ! Celle-ci pourrait bien n'être encore qu'une de ces techniques-là ! Les techniques ne font qu'entériner, pétrifier les usages — elles sont la grande matrice du folklore, du forlore, du mort.

CEPENDANT RELIGIONS ET DOGMES, arts, sciences, associés au machinisme, délivrent finalement l'homme du travail sans lequel il ne sait plus quoi faire, mais doit le faire, et non plus comme groupe, avec la force de travail du groupe, mais à l'aide de la puissance individuelle au sens personnel.

si elle était le lieu de tous les imaginaires, de tous les débordements et de tous les excès, alors qu'il y a là empire de la raison pure.

GIGABROTHER, le produit proposé par la Société *Géanfères*, est le balcon d'apparat au dessus de cet océan déchainé de données uniformes, qui permet de le contempler d'une vision journalière panoramique.

ET DE VOIR que tout va bien. Le moment est toujours chaos et terreur, qui ne sait pas contempler de plus haut, de plus loin, en plus grand. Rassuré sur le plan de la survie animale, débarrassé des tâches harassantes et abêtissantes, l'homme se détache des angoisses ancestrales associées à la survie et au labeur. Mais doit se confronter à des enjeux tout aussi puissants, plus difficiles encore, sinon c'est la grande lassitude et rien d'autre.

CONSIDÉRONS LA PRISE d'un stupéfiant. Prendre une drogue peut conduire à des expériences fascinantes et instructives, à condition qu'il ne s'agisse pas d'une prise

de drogue en soi. Il faut faire quelque chose d'autre, à quoi l'état dans lequel met le stupéfiant, va conférer un caractère particulier. Puis rien ne sert de reprendre une dose, si l'on ne fait pas une autre chose alors, si l'on ne dépasse le stade où l'on était lors de la première prise. Le stupéfiant n'est qu'un détail désinhibant vers l'aventure, il ne peut être l'expérience en soi.

(AINSI DISAIT JOYBRINGER à un garçon : « Si tu prends une drogue, fais une chose que tu n'as jamais faite, mais ta langue dans ma bouche par exemple. Si tu en reprends, fais quelque chose d'autre qui sera nouveau pour toi ; comme de me sucer ou de te faire enculer. Mais ne crois pas pour autant que ce stupéfiant aura la fonction d'un anesthésiant. Il aura pourtant l'utilité de te faire un peu perdre la tête, et dépasser tes limites naturelles »)

AINSI, LA DROGUE qu'est le confort ne mène à rien sans la mise en danger supérieure d'un autre confort, que ce premier confort aura permis. C'est le sens de ce très étrange comportement actuel, conquérant sans ambition réelle pour l'instant, que l'on constate ici ou là, chez des individus ordinaires et assez confus à l'égard de cette pulsion qui les pousse avec vigueur, témérité, audace, misérables jusqu'ici, à vouloir dépasser le stade de leur établissement d'aujourd'hui. Pour l'instant les étapes se brûlent dans l'euphorie : tout semble se conquérir aisément de nouveaux territoires dépayés, à l'apparence féconde. Il ne s'agit que des lieux récemment désertés, pour cause d'insalubrité galopante, par les artistes et les « élites », partis plus loin vers l'invisible pur et simple, voire la disparition totale.

Ily aura bien d'autres efforts à fournir pour passer au-delà de ces parages déjà dévastés, qu'on ne fait que raser complètement. Les avant-gardes et les pionniers se payent.

L'AMBITION PERSONNELLE est une des figures de la pensée journalière. En elle se cristallise toutes les variations, toutes les illustrations de la grandeur, depuis l'outrance de l'usurpation jusqu'à la splendeur et le sublime et vice-versa, le tout capotant dans le grotesque et l'absurdité de la caricature. Le champ de la gloire : du sentiment vrai des hauteurs de l'être, jusqu'à la dernière parodie, ce champ journal est un parterre balisé, banal, qui ne peut connaître que la surenchère ou l'abattement.

LA JOURNALITÉ alors est devant cette évidence : il n'y a pas de grandeur possible, en dehors de la pure représentation. La

superbe, l'incroyable et l'inouï, l'épatant, l'époustouffant ne sont que des numéros de feux d'artifice, du quéâtre à la *mords-moi-le-noeud*. L'attribution de la grandeur passe toujours par l'escamotage de ce qui est grand justement, par l'ampleur de l'être qui ne connaît que des moments de force et de faiblesse, des querelles d'instincts, des luttes de pulsions. Vivre est toujours admirable et nul, aussi.

EN CELA LA PENSÉE JOURNALÈRE (si attachée aux prestiges de la personnalité) reconnaîtra le produit de ses excès, de ses découpages en tranches de jambon. Tel auteur grandiose ne pourra que finir dans le dérisoire. L'intelligence de tel autre révélera inmanquablement la bêtise la plus consommée, et la sagesse proverbiale d'un troisième confinerà à la folie la plus misérable. Le célèbre dans l'oublié. Le connu dans l'évidence, le lieu-commun, puis dans le disparu.

En tout ça, le journalisme révèle plus qu'ailleurs qu'il est un philosophisme indigent et caduc, basé sur un excès de schématisme, sur l'ignorance, sur le mensonge facilitant. Une fosse d'« aisance ». Mais il a aussi prouvé par là son utilité, la nécessité dont il est issu.

L'EXEMPLE LE PLUS CLASSIQUE est celui du surhomme nietzschéen, cette invention qui tourne au travers de la bande dessinée en caricature supermussolinienne. Ce contresens est finalement pres-

LE PENSE-BÊTE

LE JOURNALISME n'est que le pense-bête collectif et il aura été malheureux, encore qu'inévitable et nécessaire, comme les guerres, de tout réduire à ce petit monde de silhouettes grossièrement découpées dans du papier.

Il recouvre bien d'autres noms qui sont presque synonymes ; matérialisme est l'un d'entre eux. Voir, toucher, les sens, les faits, sont la grande affaire du journalisme, où tout est de savoir si les choses décrites ont bien eu lieu « en vrai » ou non. Si elles sont exactes. Alors que la pensée journalière, sous-jacente ou surjacente au journalisme le sait bien (comme tout le monde) tout est vrai de ce qui s'annonce tel, et sait se faire respecter en tant que tel. L'en-soi des faits n'a jamais été prouvé comme ça.

UNE FOIS DE PLUS nous ne refaisons pas le procès du journalisme, enfer de la malver-

que aussi célèbre que l'invention originale. À la longue, le personnage américain de Superman aura peut-être ouvert la voie, par sa naïve représentation, à la possibilité vraie d'un supra-homme.

TOUTE CHOSE NOUVELLE vient toujours dans le rire d'un enfant, sous ses traits naissants. Superman en tant que bébé du superhomme ? N'est-ce pas là du journalisme en tant que tel ? Et le monde nietzschéen dans lequel nous sommes n'est-il pas logé à la même enseigne du même magasin de nouveautés, « À l'emporte-pièce » ?

AU FIL DU TEMPS, les choses profondes restent profondes et indivulguées, sous la surface, malgré les nombreuses et premières exploitations qui en sont faites, qui ne font qu'en préparer l'essor véritable.

SADE AUSSI fut d'abord pornographe honni et mauvais auteur de théâtre, puis, à titre posthume, cas clinique à usage de la mise en catégories psychopathologiques, enfin apôtre et étendard de la dissidence et de la transgression, philosophe de l'évolution sociale-politique, mais surtout ce qui les englobe, de l'économie. Comme Nietzsche, Sade n'a pas encore atteint à la totale ampleur de son déploiement. À la taille qu'ils ont pu prendre jusqu'ici, on peut juger des limites fort étroites de la pensée journalière, qui ne peut, au mieux, ici, que constater ses incapacités, sans pouvoir réfuter elle-même ses propres fondements.

Le journalisme n'est qu'une fonction utile à l'observation, à l'universalisation de laquelle nous nous livrons sans modération. On y comprend un peu, en contemplant son modèle réduit, ce qu'est la métaphysique et comment elle fonctionne. On peut penser journalièrement, tout en journalant, et même en faisant du journalisme ! Le journal est décidément le plus parfait ouvrage de philosophie dont on aurait pu rêver, c'est-à-dire le plus imbécile.

POUR EN REVENIR à ce que le journalisme peut absorber, digérer (puisque sa fonction est de cet ordre) afin d'abreuver de flux nourriciers le corps social historique (pragmatiquement, les générations successives qu'il faut alimenter sur de l'économie), les images auront bien plus de facilité, au moins apparente, à passer par le goulot collectif, que les textes, plus résistants à cet égard, en général.